



GILLES  
**SEBHAN**  
FEU LE ROYAUME

ROUERQUE  
**noir**

## Présentation

Au moment où il émerge d'une éprouvante affaire d'enlèvement, le lieutenant Dapper découvre l'identité de son père. Celui-ci vient de se donner la mort, faisant de Théo, le fils du policier, son unique légataire. Cette ultime disparition clôt-elle le cycle terrible qui a commencé quelques mois plus tôt avec le massacre à la hache des animaux d'un cirque ? Alors que la petite ville enterre ses morts et soigne les survivants, de l'autre côté de la proche frontière un homme s'évade d'une prison au prix d'un véritable massacre. Marcus Bauman, l'homme des tueries du Brabant, n'a qu'une idée en tête : se venger de celui qui, quelques années auparavant, a permis son arrestation.

Dans un roman sans répit, où les cauchemars de l'enfance engendrent les monstres de l'âge adulte, Gilles Sebhan jette sur la cité meurtrie un prédateur qui connaît ses moindres secrets. Et qui se joue des enquêteurs dans une terrifiante charade de meurtres et d'enlèvements.

Auteur de plusieurs romans parus notamment chez Gallimard et Denoël, Gilles Sebhan s'interroge de livre en livre sur la transgression, la criminalité, les frontières entre norme et folie. Il a publié deux romans policiers, *Cirque mort* (2018) et *La Folie Tristan* (2019), tous deux aux Éditions du Rouergue.

## **Du même auteur**

### **Dans la même collection**

Série Le Royaume des Insensés

*Cirque mort*, 2018

*La Folie Tristan*, 2019

### **Chez d'autres éditeurs**

*Haut risque*, éd. Parc, 2003

*Presque gentil*, Denoël, 2005

*La Dette*, Gallimard, coll. Blanche, 2006

*Fête des pères*, Denoël, 2009

*Tony Duvert, l'enfant silencieux*, Denoël, 2010

*Domodossola, le suicide de Jean Genet*, Denoël, 2010

*London WC2*, Les Impressions Nouvelles, 2013

*Salamandre*, Le Dilettante, 2014

*Mandelbaum ou le rêve d'Auschwitz*, Les Impressions Nouvelles, 2014

*Retour à Duvert*, Le Dilettante, 2015

*La Semaine des martyrs*, Les Impressions Nouvelles, 2016

Graphisme de couverture : Odile Chambaut

Image de couverture : © Sophia Spring/Millennium Images UK

© Éditions du Rouergue, 2020

[www.lerouergue.com](http://www.lerouergue.com)

Gilles Sebhan

FEU LE ROYAUME

roman

ROUERGUE  
**noir**

*Celui qui augmente sa science  
augmente sa douleur*

L'Écclésiaste

## L'évasion

### 1.

Le gardien se dirigea sans réfléchir vers la lueur qui provenait de la salle de douche. L'endroit était particulièrement malpropre et malodorant. Il servait de fumoir pour les gars qui attendaient leur tour et trompaient l'ennui. C'était aussi le lieu des petits trafics. La nuit, ce n'était qu'un bloc de ténèbres puant la transpiration et le tabac froid. Le gardien se dit qu'un de ses collègues avait dû oublier d'éteindre une loupiote, à moins que ce ne soit un reflet de lune dans un vieux miroir. Il s'avança quand même, davantage par curiosité que par souci professionnel, il n'eut pas le temps de réagir quand le tranchant d'une lame fabriquée avec une conserve vint lui faire exploser la carotide droite. Un flot de sang aspergea le carrelage. On ne vit rien, mais on entendit un soudain ruissellement dans l'ombre. Et le battement sourd des chaussures de l'homme qui convulsait sur le sol. En une seconde, ses yeux se vidèrent de l'éclat d'une vie décevante. Une femme infidèle, un fils monté en graine, devenu adolescent querelleur, lui reprochant d'être un vendu à la solde de l'État policier. Tout ça disparut comme

coulait, quand il se rasait le matin, le mince filet d'eau à travers la bonde du lavabo.

Le visage de Bauman apparut un instant, baigné de l'éclat d'une lune presque pleine. Il avait la bouche barbouillée de ce qui aurait pu faire penser à de la confiture de framboises, avec son granulé, mais qui se révélait du sang caillé, celui de son codétenu dont il avait emprisonné les poignets avec une tirette de fermeture prélevée sur un sac à pommes de terre tandis que l'homme se trouvait dans sa phase la plus profonde de sommeil, puis qu'il avait retourné brutalement pour l'étouffer jusqu'à ce qu'il soit suffisamment faible pour ne pas crier. Presque amoureuxment, il s'était alors penché sur son cou pour l'égorger. L'homme avait émis non pas un gémissement, mais une sorte de sifflement, comme si son dernier soupir se trouvait expulsé par sa trachée ouverte. Le corps cessa de résister et s'affala au moment même où se faisait entendre le cliquetis électrique. La porte de la cellule, dans une synchronisation parfaite, venait de s'ouvrir.

Quelques minutes plus tard, après avoir tué le gardien imprudent, Bauman rejoignit l'homme qui avait actionné l'ouverture de sa cellule. C'était un grand type qui s'était fait embaucher plusieurs mois plus tôt comme simple gardien et avait dit préférer les horaires de nuit. L'homme en uniforme avait coupé les caméras de surveillance tandis que son collègue ébahi lui disait *mais enfin qu'est-ce que tu f...* Ce dernier n'avait pas eu le temps de terminer sa phrase. Le géant avait repoussé violemment du pied le siège à roulettes sur lequel se trouvait le gardien endormi qui alors s'aperçut qu'une corde à nœud coulant lui avait été passée autour du cou tandis qu'il somnolait. Ses pieds tentèrent de trouver un appui, firent valdinguer un tabouret, un téléphone et une poubelle, mais le géant n'eut qu'à lever les bras et le nœud,

non seulement se resserra plus fort mais brisa les cervicales de l'homme prostré dans le fauteuil qui fut pour ainsi dire pendu à mains nues.

## 2.

Dans la nuit bleue, la voiture les attendait. Bauman avait nettoyé le sang sur son visage, enfilé l'uniforme préparé par son complice et s'était payé le luxe de sortir par l'accès des surveillants, muni d'un badge et d'une barbe postiche. Il avait même salué un gardien sans éveiller les soupçons. Marcus Bauman avait la chance des démons. Il y avait chez lui quelque chose d'occulte, du moins est-ce ainsi que le voyaient ceux qui travaillaient avec lui. Personne n'était son ami. Personne ne pouvait dire d'où il venait, si même il était du pays, avec son étrange diction un peu hachée, ses cheveux couleur paille, son air d'enfant sadique dont le corps aurait grandi tandis que les années ne s'imprimaient pas sur son visage. Impossible de lui donner un âge. On aurait même dit qu'il n'appartenait pas à l'époque. Il faisait davantage penser à un paysan hongrois ou polonais échappé d'une forêt dans un pays à feu et à sang.

Bauman se changea dans les toilettes d'une station-service où un deuxième complice l'attendait avec une autre voiture. Son pouvoir occulte était aussi celui de l'argent, ce monstrueux pactole des braquages qui lui avait permis de tirer les ficelles depuis l'intérieur d'une prison. L'homme lui remit les clés avec une déférence étrange sur ce parking désert. Bauman les accepta avec un léger plissement des yeux. Il s'assit dans l'habitacle, pressa le volant entre ses mains puissantes. Le complice se retira dans la nuit tandis que la voiture démarrait. Marcus retrouvait la sombre liberté des loups.



### 3.

Le directeur fut tiré de son sommeil par un surveillant affolé qui venait de découvrir son collègue étranglé. Il donna quelques directives en s'habillant. Son logement de fonction se trouvait à moins de cinq cents mètres de la maison d'arrêt, dans une zone industrielle triste à mourir, une sorte d'intermédiaire entre la campagne et l'espace périurbain. Sa femme en avait eu assez de ces nouvelles affectations qui ne duraient pas plus de trois ou quatre ans. Elle avait dit *écoute tu iras tout seul t'enterrer dans ce trou*. Au final, il se félicitait de ce lâchage. Il avait rencontré une ancienne détenue avec laquelle il filait le parfait amour. Cette dernière trouvait la situation tout à fait cocasse. Elle grogna de plaisir dans le lit quand elle comprit qu'il s'agissait d'une évasion. Après tout, cela n'arrivait que deux ou trois fois dans une carrière, avait-elle murmuré en embrassant son directeur. Sans doute ne percevait-elle pas encore la gravité des faits.

Il n'avait pas vu souvent Bauman mais se souvenait de lui pour l'avoir accueilli, comme tous les autres arrivants. Cet entretien constituait généralement une formalité. Le directeur parcourait le dossier devant le détenu fraîchement débarqué, il faisait de petites mimiques et soulignait de la voix certains faits qui avaient conduit l'homme derrière les barreaux. Après quoi, il claquait la langue, énonçait quelques préceptes et mises en garde et concluait en faisant miroiter, en cas de bonne conduite, la possibilité d'une remise de peine. Avec Bauman, rien n'avait été aussi simple. Outre le meurtre d'un receleur, tout portait à croire qu'il était impliqué dans les tueries du Brabant. Malheureusement, rien n'avait pu être prouvé et Bauman échappait au quartier de haute sécurité. Le directeur retenait de lui son mépris absolu d'une quelconque autorité. Son air hargneux. Son

œil gauche plus grand, comme écarquillé par une vision qui l'avait figé dans son horreur. Le directeur n'était pas un peureux, mais il avait quand même ressenti un frisson quand Bauman l'avait dévisagé.

Il faisait encore nuit quand l'homme sortit de chez lui pour rejoindre la prison. Il hésita à prendre sa voiture. Il aurait d'habitude fait le trajet à pied, mais cette fois, vu l'urgence, il préféra prendre le volant. Le véhicule de fonction, une Peugeot 508, attendait sagement dans l'allée latérale. Il aurait adoré posséder une voiture de sport rouge et pour ça n'était pas sûr d'avoir choisi le bon métier. Il ne travaillait pas pour la gloire mais il espérait qu'on n'allait pas trouver une faille dans le système de surveillance, pas pour la gloire, se dit-il en actionnant la clé électronique, mais franchement pas pour l'argent non plus, parce que ce n'est pas avec ce que je gagne, pensa-t-il encore, tandis qu'il appuyait sur le bouton Start et ce fut sa dernière pensée, l'instant d'après l'habitacle se trouvait littéralement pulvérisé par une bombe de puissance moyenne mais suffisante pour déchieter une vie humaine.

## Le brasier

### 1.

*Et ce serait la fin du royaume*, pensa Dapper en pénétrant dans le bâtiment principal du crématorium. Il avait espéré, un peu en vain, que les journalistes ne l'attendraient pas à l'entrée, mais tandis qu'il empruntait pour la première fois les allées du cimetière, une nuée s'était littéralement formée autour du policier pour le mitrailler. Il était resté impassible, la mâchoire crispée, n'avait pas répondu aux questions sur la découverte de ses origines qui aboutissait ici, à cette cérémonie où un père qu'il avait connu sans le connaître, allait disparaître sans avoir livré ses secrets. Oui, ce serait la fin du royaume. Les enfants du centre thérapeutique dirigé par le docteur Tristan seraient dispersés comme des lucioles éteintes ou les graines stériles d'une bogue, ils iraient ailleurs pousser ou périr, rien ne survivrait de cet héritage dégénéré. Dapper sentit en lui-même cet effondrement du royaume comme s'il s'agissait de la chute de Rome. Enfant, il avait connu l'exil des centres d'accueil. N'importe quel passant aurait pu être son père. Et voilà qu'au moment de le retrouver, il le perdait de nouveau.

Dapper aurait pourtant dû se réjouir de la disparition du psychiatre dont l'esprit pervers avait semblé, d'une manière ou d'une autre, régner sur la ville comme un climat malfaisant et provoquer des phénomènes aussi inexplicables que le meurtre d'adolescents ou le massacre des animaux d'un cirque. Sa mauvaise influence avait même conduit un éducateur du centre à enlever le fils du policier. Théo s'était retrouvé dans la maison d'une vieille dame qui lui avait tourné la tête avec ses odeurs de tartes et ses contes sur ses origines familiales. Quant à l'éducateur, mi-ange mi-bête, il avait fallu le tirer de sa tanière et lui loger une balle. Oui, Dapper aurait dû se réjouir du suicide de Tristan, un terme avait été mis aux nuisances de ce vieux démon, on ne pouvait que s'en féliciter. Alors pourquoi cette étrange tristesse à présent, pourquoi ce costume sombre acheté à la hâte, ces battements de cœur, ce nœud dans la gorge, ces yeux baissés au moment d'entrer dans la salle où se trouvait le cercueil qui bientôt ne serait plus que cendres ?

Quelques jours plus tôt, tandis qu'il venait de clore une affaire d'enlèvement, le policier avait été contacté par le jeune Ilyas. Il était difficile de mettre un mot sur ce garçon qui ne soit pas caricatural car il semblait atteint d'une pathologie mentale qui parfois se confondait avec un pouvoir. On y croyait ou pas, mais le lieutenant lui devait des prémonitions qui avaient permis de sauver son fils de sa terrifiante séquestration. Ilyas donc avait appelé le lieutenant et sa voix de vocodeur avait déraillé sous le coup de l'affolement. *C'est... fi... ni*, avait-il articulé, d'un ton monocorde mais intense. Et il avait répété la formule plusieurs fois tandis que Dapper en venait à hurler à l'autre bout du fil pour qu'il s'explique. Le garçon – si Dapper avait pu le voir – se trouvait littéralement collé au mur tel un insecte et se déplaçait lentement pour s'éloigner du bureau du docteur Tristan.

Par la porte entrouverte, on pouvait découvrir un spectacle qui aurait traumatisé n'importe quel enfant. Mais Ilyas pouvait-il encore l'être ? Le médecin, ou ce qu'on pouvait supposer tel dans l'amas éclaboussé de sang qui se répandait dans un fauteuil ancien à garniture de velours rouge, comme foudroyé ou recouvert de lave, dans une posture obscène et muette après le claquement du fusil, semblait vouloir s'éterniser tandis que le garçon reculait. Ilyas eut le réflexe de se boucher les oreilles comme si la terrifiante image lui vrillait les tympans. La mâchoire de l'homme avait été à demi emportée, on avait du mal à savoir si son visage se présentait de face ou de profil. Des dents apparaissaient comme des éclats de coquillage dans la glaise. Ilyas resta quelques secondes interdit devant cette vision. Sans doute son cerveau produisait-il des pensées mais qui tournoyaient comme une potion noirâtre dans un chaudron de sorcière. Il lui faudrait des années pour pouvoir formuler clairement les questions nées ce jour-là.

## 2.

Les secours arrivèrent sur place quelques minutes avant Dapper. Des urgentistes du SAMU se précipitèrent dans le bureau du médecin, on constata qu'au milieu de tout ce sang l'homme n'était pas mort. Il fut immédiatement perfusé et mis sous oxygène. On l'enveloppa dans une couverture isothermique, les médecins échangèrent des informations avec la brusquerie des acteurs du théâtre nô, le suicidé fut placé sur un brancard et transporté au plus vite le long des couloirs où les yeux des petits pensionnaires, exorbités comme ceux des chouettes, semblaient clignoter au passage du convoi. Ilyas, quant à lui, était resté littéralement ventosé au mur où Dapper le

trouva en arrivant. Autour, c'était l'affolement. Les éducateurs semblaient débordés par les événements. Les petits patients hurlaient ou bégayaient des pourquoi auxquels on ne pouvait répondre. Dapper entra dans le bureau du docteur Tristan et eut un haut-le-cœur. Aux murs, les cadres recouverts de tissu se trouvaient éclaboussés de sang. Au sol, une ombre rouge indiquait les coordonnées de la tragédie. Le lieutenant de police s'approcha du bureau. Ce fut comme un vertige. Un basculement dans la connaissance la plus douloureuse tandis qu'il ouvrait un tiroir et en découvrait le contenu. Une lettre-testament adressée à Théo, son propre fils. Chaque mot de la lettre tomba sous ses yeux comme une sentence.

Le docteur Tristan faisait le legs de tous ses livres et de leur propriété morale au jeune Théo, dix ans, qu'il reconnaissait pour le principe comme son petit-fils naturel. Il indiquait en second, comme si cela était de moindre importance, qu'il lui léguait également la maison qui se trouvait dans le parc. Il précisait qu'on trouverait chez son notaire ses dernières volontés et un testament établissant une donation à la ville de son centre thérapeutique. Mais bien sûr, rien de cela n'intéressait pour le moment Dapper. Ce qui tombait comme feuilles mortes à travers ces mots, c'était la découverte de son ascendance. Lui qui avait vécu en enfant abandonné découvrait dans la fureur d'un suicide le mystère de ses origines. Et s'il pouvait encore en douter, la reconnaissance de l'écriture manuscrite, la même qui se trouvait sur les documents identifiant sa mère recluse et folle, lui confirmait son pressentiment, si bien que les morceaux du puzzle familial soudain s'ordonnaient pour faire apparaître la *figure du père*.

### 3.

À l'hôpital de la Charité, le patient ou ce qu'il en restait fut admis en réanimation neurochirurgicale. On lui fit immédiatement un scanner pour voir où s'était logée la balle. En scrutant les images du crâne, le chirurgien constata que le projectile se trouvait assez mal placé. Ce n'était pas inopérable, marmonna-t-il, quand même un peu dubitatif. Le vieil homme fut placé en soins intensifs pour un bilan préopératoire. L'intrusion de la balle dans le lobe frontal gauche l'avait plongé dans un coma estimé à 6 sur l'échelle de Glasgow, mais son état pouvait encore se dégrader. L'arme avait sans doute ripé sous le menton, entraînant une modification de l'angle de tir et l'échec d'une mort immédiate. S'il réagissait à la douleur, le blessé n'était pas conscient de ce qui lui arrivait. Malgré tout, dans cet état, il était possible que l'homme conserve la perception de ce qui se passait autour de lui, cette agitation du personnel hospitalier dans l'espace où ronronnaient les machines sophistiquées aux nombreux voyants verts et rouges qui ne cessaient de palpiter comme des cœurs miniatures. L'unité de soins se trouvait composée de huit lits. L'équipe assurait une surveillance des paramètres vitaux, ainsi qu'un nursing régulier des patients. Nombreuses étaient les victimes de traumatismes crâniens ou d'AVC mais un suicide par arme à feu constituait une rareté.

Quand Dapper arriva à l'hôpital, il eut une impression de déjà-vu. Le policier y avait séjourné quelques semaines plus tôt, victime lui-même d'une blessure par balle. Convalescent, il avait visité la chapelle et s'était souvenu de l'immense sculpture en calcaire qui ornait ses murs. La figure à demi effacée d'un vieillard nommé Jessé l'avait fasciné, sans qu'il perçoive qu'elle le ramenait au mystère de son propre

père. Aujourd'hui, la sculpture dans l'esprit de Dapper semblait s'animer et peu à peu le visage effacé resurgissait de la pierre blanche comme une photo dans un bain révélateur. Dapper pénétra dans le hall du centre hospitalier et chercha du regard le service de neurochirurgie. Personne ne lui dit quoi que ce soit dans les couloirs, on entraînait visiblement dans cet hôpital sans aucune difficulté. En revanche, il dut se présenter à l'accueil du service. Sa carte de policier lui permit d'obtenir des renseignements sur l'état du suicidé mais l'infirmière ouvrit de grands yeux quand Dapper demanda à le voir.

Le lieutenant s'avança en tremblant jusqu'au lit médicalisé. Il avait dû beaucoup insister et beaucoup mentir pour obtenir cette autorisation du chirurgien. L'opération n'aurait lieu que dans plusieurs heures et l'issue n'avait rien de sûr. On permit au policier d'entrer quelques minutes dans l'unité de soins intensifs, à ses pieds des chaussons en papier, sur le visage un masque et sur la tête une charlotte, si bien qu'il en devenait méconnaissable. Il avait trente-cinq ans mais il lui semblait, en cet instant, pouvoir ressentir tous les âges de sa vie depuis l'enfance. Il croisa un médecin qui sortait du box où se trouvait le vieil homme. *Est-ce que c'est grave ?* demanda Dapper. L'homme s'arrêta dans son élan. *Vous êtes de la famille ?* dit-il par réflexe. *Je ne vous cacherai pas que la situation n'est pas brillante. Il présente d'importantes lésions dans le lobe frontal et les examens révèlent de l'hypertension intracrânienne. Les risques d'un engagement cérébral ne sont pas négligeables. Nous allons quand même tenter l'intervention. Vous pouvez lui parler, si vous voulez. On ne sait jamais ce qu'entendent les malades dans son état. Mais bien sûr, n'oubliez pas qu'il va ouvrir les yeux pour vous répondre.*



Dapper éprouva une sorte de vertige en découvrant Tristan allongé telle une momie, son cœur battant par le truchement d'une machine. Il se raccrocha à la barrière du lit, considéra le visage abîmé, intubé, méconnaissable. Difficile à présent d'interroger la possible ressemblance entre le psychiatre et lui. Dapper ne savait pas ce qu'il éprouvait, ni ce qu'il aurait *voulu* éprouver. Il ne pouvait même pas avancer la main pour toucher ce corps immobile. *Parle*, murmurait-il, sans savoir s'il s'adressait à Tristan ou à lui-même. Au pied de ce lit, Dapper se trouvait rendu au bout de lui-même. Un pas en avant, et c'était le précipice. Il laissa son regard suivre la trajectoire sinueuse des fils qui reliaient l'allongé aux machines. Le projet lui apparut tout à coup très clair. Il n'était pas venu chercher une réponse à ses questions, au contraire. Il était là, au chevet de son père, pour l'achever. À cette idée, soudain, le patient ouvrit les yeux. Son regard était incroyablement clair, mais fixe. Dapper avança brusquement son visage au-dessus de celui du vieil homme et plongea son regard dans le sien, comme s'il tentait d'établir un transfert de pensées. Il y eut un affolement dans les machines qui les entouraient, un bip perçant se mit à retentir. Une infirmière se précipita. Elle écarta Dapper sans ménagement, appela d'autres soignants à la rescousse. Dapper entendit les mots d'œdème, de compression, d'engagement temporel. L'affolement fut tel qu'on oublia même de le faire sortir si bien qu'il assista aux derniers instants de celui qui se prétendait son père. Le signal des machines avait cessé. La tension retomba d'un coup. Un court silence plein d'impuretés. Et ce fut tout.

## Les cendres

### 1.

Au crématorium, tandis que Dapper se frayait un chemin au milieu des journalistes et montait les marches permettant d'accéder à la salle de cérémonie, une femme apparut. Dapper la vit d'abord de profil, son visage sévère, son chignon tiré, élégante et belle malgré l'âge, mais elle tourna la tête et c'est alors que l'autre profil se présenta, à demi dévoré par une grande brûlure. La femme eut un bref sourire, plutôt un rictus. Elle attendit que Dapper arrive jusqu'à elle et tendit une main gantée. *Je suis au courant*, dit-elle. *Sachez que pour moi, ça ne change rien. Mon frère avait sa vie qui n'avait que très peu de rapport avec la mienne. Mes enfants ni mon mari n'ont souhaité venir, vous comprendrez facilement pourquoi.* Dapper hocha la tête et tenta d'adopter un ton de voix chaleureux, il n'y parvint pas. *Je crois que c'est l'heure*, balbutia-t-il comme un adolescent gêné. La femme lui posa une main sur le bras : *vous savez je ne vous en veux pas, au contraire s'il y a quelqu'un à plaindre, c'est bien vous.*